

Le Galepin

- BLEU -

n°55 - 1^{er} octobre 2022



Premiers froids...

n°55 – Premiers froids...

*Exceptionnellement ce n°55 suit le n°56
qui se vit attribuer, par une regrettable erreur, ce numéro
anticipé le 1^{er} septembre! Merci à l'avisé lecteur
qui débusqua cette erreur. Ce qui, par ricochet,
nous permet de virer notre coupable maquettiste...
Non mais!...*

Sommaire

DOMI		
	LE BLUES DE GERMAINE	3
Roger WALLET		
	LE LAIS	5
Françoise DANEL		
	TIAGO ET SES PREMIERS FROIDS	8
Pierre ROSSET		
	CE MATIN-LÀ... SOUVENIRS D'ENFANCE	10
Yssé COTINE		
	LES GRUTIERES NE SONT PAS DES BRUTES	13
Hervé GOUZERH		
	LA NOTE	15
Régine PAQUET		
	PREMIERS FROIDS	16
Léo DEMOZAY		
	UNE CHANSON DE LUC BÉRIMONT	18
isabel ASUNSOLO		
	À LA BELLE	21

LE BLUES DE GERMAINE



C'est à la Villa Germaine que Germaine entreprit de se débarrasser de son cousin.

Elle l'avait épousé par défaut, sur les instances de ses amies qui la voyaient s'étioler, alors que toutes disaient déjà connaître « les joies de la chair ». Germaine les croyait et les enviait. Les joies de la chair... Désormais un monsieur en pyjama rayé et qui sentait des pieds ronflait à ses côtés.

Ils s'étaient mariés une vingtaine d'années plus tôt, en grande pompe, d'après Tante Louise qui abusait des formules toutes faites. Tante Louise était veuve, laide et d'une grande bonté. Elle dégageait selon les jours des odeurs diverses, vieil encens, naphthaline, pisse de chat, savon de Marseille, soupe aux poireaux. Mais elle avait du bien, beaucoup, car feu son époux avait fricoté avec l'occupant. Aussi avait-elle offert aux jeunes mariés ce petit bijou du Bois de Cise, la Villa Germaine, baptisée par ses soins du nom de l'épousée. À ce souvenir souvent ressassé, les yeux de la tante s'emplissaient de larmes d'émotion, tandis que Germaine s'agaçait de cet excès de sensiblerie.

La villa dressait face au vent de la mer ses tourelles tarabiscotées, telle une donzelle bien née et fière de l'être. Son portail blanc s'ornait de canards sculptés. Chaque été, par les fenêtres ouvertes, le couple en villégiature entendait s'extasier les badauds : « T'as vu les canards ? Y sont marrants ! » Marrants ! L'époux de Germaine levait les yeux au ciel, maudissant le Front Populaire. Est-ce qu'il allait, lui, dans les faubourgs parisiens, dire en passant sous les fenêtres des logements ouvriers « Marrants, ces serins » ? Déjà, pour lui, le mot « marrant » n'existait pas. De plus, jamais il ne hantait les quartiers populaires. Et quand il lui était arrivé, jadis, de s'encanailler en dépit de sa maladie cardiaque, c'était dans les bordels des beaux quartiers.

Mais venons-en aux faits. Un dimanche matin, Germaine regarde en frémissant de dégoût l'encombrant mari arrimer son col de chemise, un cercle amidonné qui lui entamait le cou. Une vague de haine la submerge. La phrase fatidique explose dans sa tête, comme si une voix inconnue la scandait à sa place : « Je vais le tuer ! Je vais le tuer ! » C'est bientôt l'heure de la messe. Germaine va s'agenouiller comme si de rien n'était. Son visage reste empreint de soumission, tandis qu'en elle le projet prend corps, l'emplissant d'une allégresse qui ne doit rien à Dieu. Oui, elle allait le faire ! Sa prochaine visite à l'église aurait lieu en noir, à côté d'un cercueil.

À l'heure du five o'clock tea sur la terrasse, tout en grignotant un scone, elle s'entend penser: «Now or never!»

Le soir même, elle triple la dose des gouttes pour le cœur prescrites au butor. D'un œil froid, elle observe la bouche molle qui s'approche du verre. Le mari lape. Après quoi, il croise sur son ventre deux grosses mains satisfaites. D'interminables minutes s'écoulent. Germaine retient son souffle. Enfin! Le mari s'effondre doucement, le nez dans son assiette sale.

Elle le frappe alors sauvagement sur la nuque et connaît son premier orgasme.

Voyez Mesdames, c'est simple, non?



LE LAIS



Allant sur mes soixante-seize,
je, Roger Wallet, plumitif,
soudain inquiet que je me taise
à voir le mort saisir le vif
avec le soin dissuasif
des mignardises de cosaque,
ai décidé, sentant la caque,
de disposer de mon actif.

J'en ai trop vu, de mes amis, la fleur aux dents,
l'âme légère, sûrs de leur force et sans soucis,
prompts à remuer ciel et terre pour sauver un
chat de gouttière ou un copain à la dérive, partir
soudain pour l'autre rive sans crier gare, les faux
frères!

Nous étions vingt, nous étions fous, à parler
haut de nos révoltes, fumant la vie par les deux
bouts, réinventant sous bonne escorte le monde
ou presque ou peu importe. C'était pour dire
"Nous voici! Nous sommes libres et promis à la
gloire des avant-postes!"

Nous avons couru l'aventure jusqu'à plus soif,
tout notre saoul, sans crainte des coups, des
blessures, et raté quelques rendez-vous. Mais nos
trente ans, au bord du trou, ont rabattu de leur
superbe: celui que l'on couchait dans l'herbe
était le tendre d'entre nous.

Nous avons appris ce qu'il faut savoir pour ce
qui est de vivre, les départs, les retours, les mots
qu'on tait et ceux qui vous font vivre, et qu'il
faut peu pour qu'on s'enivre, un baiser, un
sourire, un rien, près de soi le souffle au matin
d'un amour frileux quand il givre.

Nous avons poussé sans frisson la porte de la
soixantaine. C'est à peine si nos passions ont

marqué, pour reprendre haleine, le
pas avant cette incertaine entreprise
que de passer sur l'autre versant de
l'été et que la sagesse nous prenne.

J'écris, dehors le jour s'en va. C'est
un samedi froid et triste d'après-fête où l'on ne
sait pas, dans le silence épais, sinistre, ce qu'il
reste sur le registre à écrire ou à raturer. Qu'on se
soit ou non appliqué, la marge est surchargée de
bistre.

Les vrais écrivains distingués ont l'âme en
peine, un brin de spleen, un soupçon de rêves
fanés, des nostalgies de crinoline. Moi, l'angoisse
me dégouline le long du corps, le long du cœur.
Je me sens poisseux tant j'ai peur. Le jour
tranquillement décline.

Un mot me frappe ou un regard: de dos, dans
un très vieux costume, une silhouette de hasard...
Tout se souvient de qui nous fûmes. Et même si
je m'accoutume à votre absence, ces temps-ci un
grand vent d'hiver me transit. C'est ma jeunesse
qu'on inhume.

Avant de passer l'arme à gauche et que la
saison soit aux pleurs, je me risque dans cette
ébauche d'adieu "anthume" un rien rieur et, n'en
déplaise au fossoyeur, professionnel du funéraire,
j'entends à tous mes légataires abandonner mes
droits d'auteur.

Que la mort vienne à l'improviste ou que je
l'aie guettée de loin, que je sois seul, simple
touriste, dans une ville au mois de juin, ou en
hiver parmi les miens, écoutant un bon vieux
Trenet, je m'en fous mais que j'aimerais enten-
dre la fin du refrain!

N'y voyez rien de capricieux : je ne veux pas que l'on m'enterre. La crémation me convient mieux, propre, rapide et sans manières. Et moi qui ne fréquentai guère les isoloirs électoraux, je mets ma voix sans trémos au fond de l'urne cinéraire.

Ensuite enfouissez mes cendres dans le jardin, sous le pommier, où dort déjà ce chat si tendre que nous aimions. Riez, buvez à nos beaux jours, à ma santé, au temps qui vient des roses rouges, à la beauté de ce qui bouge et chantez comme en plein été.

Que sans retenue l'on entende la guitare et l'accordéon, l'orgue de verre, le jazz band, la senza et le mirliton. Mais, s'il vous plaît, pas de clairon, d'harmonium ni de cor de chasse ! Même les restes mis en châsse, je tiens à ma réputation.

Quand chacun aura fait honneur à la table de la maîtresse de céans, que la bonne humeur aura dissipé la tristesse, qu'on écoute comme à confesse les items de ce testament. Ça ne prendra guère de temps, en tout cas moins qu'une grand-messe.

Premièrement, au nom du père, à Frédéric, Tom et Tristan, je laisse et qu'il reste prospère, ce patronyme patoisant. Il fut celui de paysans, de forgerons, de ravaudeuses, petites gens bien laborieuses, francs buveurs et libres pensants.

Item au grand Bussy du Doubs qui n'eut de moi que cette absence, avant de se retrouver, doux !, laisse une image de l'enfance : sur mes épaules l'insouciance de ses quatre ans légers et gais, en marchant vers la rue Bossuet au pas calme des confidences.

Item à Bibi-les-bouquins qui m'illumina la trentaine, laisse quelques vieux calepins, quelques nouvelles incertaines, inachevées et raturées, griffonnées, oh ! si peu de chose ! Mais il saura s'y retrouver dans les dédales de ma prose.

Item à Kiki-les-fourneaux et à son lumineuse sourire, laisse dans un petit dico les mots nécessaires pour vivre : ceux qui disent qu'il faut aimer la vie, aux gens ouvrir les bras, ne pas se tromper de combat et qu'il n'est rien après mourir.

Item à Zia la fidèle qui se rassasiait de pain dur, je laisse, quel régal, la moelle du plus long de mes deux fémurs. Item à Mousse le câlin, je laisse du mou à l'ancienne, restes de mes poumons un brin noircis au fumet de Craven.

C'est tout pour la gent animale. Passons à mes contemporains. Qu'on rassemble dans une malle mes vêtements et mes bouquins, mes crayons, tout le saint-frusquin. L'exécuteur testamentaire n'aura qu'à puiser sans manière mes legs dans ce foutu pétrin.

Item aux amis dont la route croisa la mienne un de ces jours, aux heures sombres où les doutes m'ont fait le cœur blessé et lourd, ou aux jours glorieux qu'on s'enivre lorsque chantent les lendemains, laisse mes chansons et mon rire, piètres vers et rimes de rien.

Item à toutes mes picardes et solides fraternités qui se riaient de la camarde et buvaient sec à satiété, laisse les mots d'un dictionnaire amoureux de la Picardie, qui commence au A de Amis et finit au V de Vieux frères.

Item à tous ceux dont les mots m'ont fait voyager sous la lune, loin de chez moi, en hautes eaux, laisse en remerciement posthume un lot de stylos, porte-mine, crayons, ramette de papier, carnets A5 en moleskine... de quoi continuer à rêver.

Item à ceux, mes plus-que-frères en écriture à Beaugency, à Troo, Bayeux, dans le Cher, à Voisinlieu comme à Fleury, aux petits jeunes de L'Écume, au Lovérien comme à Crognier, laisse mes pseudos, qu'ils transhument : Reinhart, Yôqtan et Lehallier.

Item à mes sœurs, à mon frère, dont je me suis longtemps privé, pris par la vie et ses lumières, laisse les boucles de Gégé, qui ne connut aucune guerre ni ne souffrit de maux d'aimer, sinon d'elle, mon adorée, laisse livres sur l'étagère.

Item à quelques-unes, celles, griffonnages de mes amours, près de qui se leva le jour, fidèle, infidèle, fidèle, laisse un sourire, une tendresse, quelque chose comme un chagrin d'amour et, fredonnée sans cesse, une chanson, couplets, refrain.

Item à celle qui deux fois, à Villepinte et dans le Gard, m'ouvrit son cœur, m'ouvrit ses bras, et ne me laissa nulle escarre, laisse une chanson pour les soirs où le fils revient sur ses pas, le treize en mai cette année-là et nous sourit sans crier gare.

Item à celle, l'impossible, la nuit du vingt et un juillet, qui trouva le mot indicible pour dire que tout, ce jour, renaît, laisse, d'elle seule lisibles, les pages d'un petit carnet portant ce prénom que j'aimais et rien dedans : sa plume est libre.

Item à celle que j'aurais aimé serrer comme ma fille, quand les mots sous ses doigts couraient. Elle qui vit pour sa famille, lui laisse un de mes calepins portant chansons, quelques refrains, que de ses mots elle l'habille, que le bonheur en elle brille.

Item à celle tout sourire, et si peu sûre de ses mots, doutant de tout et parfois pire, même du bout de ses pinceaux, jouant sur sa petite lyre les airs anciens bien à mon goût, laisse à cuire au fond d'un faitout un vieux cœur parti sans rien dire.

Item à celle dont j'aurais tant voulu dire le sourire, le long du Rhin au mois de mai, ou en hiver quand le vent vire à l'est, au froid. Le cœur chavire dans une chambre sous les toits. Le fleuve passe, calme, en bas, et le cœur bat. Comment le dire?

Je n'aurai guère su trouver les mots, le moment ni la voix. À qui fait profession d'aimer, il n'est rien de plus maladroit. Item lui laisse, qui soit doux, du milieu de notre jeunesse, une chanson, un rendez-vous, le temps qui va sur nos caresses.

Voici, au moment de conclure, que me reviennent mes oublis, mes à-peu-près, que de ratures! Pardonnez-moi, ô mes amis, toutes mes faiblesses d'écriture. J'ai vécu l'aventure comme j'ai pu, et qu'elle dure puisque bientôt renaît la vie...

Je clos ici mon testament.

Tenez-moi lieu de notariat.

Il y a des rires d'enfants,
du soleil aux pattes des chats,
de la chaleur dans votre voix,
la vie douce qui se repose...

Il y a beaucoup d'autres choses
mais il n'y a rien au-delà.



TIAGO ET SES PREMIERS FROIDS



Du plus lointain qu'il s'en souvienne, Tiago avait toujours été en décalage : jamais là où l'attendait, jamais le comportement adéquat, jamais les termes appropriés.

Toujours assis entre deux chaises et souvent, donc, par la force des choses et de la gravité, le postérieur chu au ras des pâquerettes.

Déjà ce prénom, incongru, empli de soleil et d'exubérance, tout simplement ridicule. Ses parents, éperdument amoureux, l'avaient conçu sur une île enchanteresse, les vagues, le soleil, vous voyez le décor...

Alors que sa peau laiteuse craint le moindre UV et que ses cheveux blonds presque blancs mangent une partie de son visage, il préfère le recueillement aux babillages incessants méridionaux. Entre la chaleur et le froid : une oscillation permanente et une affliction récurrente, un aller simple pour la névrose.

Dois-je préciser que la scolarité de Tiago fut un naufrage inexplicable ? L'enfant, intelligent, au QI bien au-delà de la moyenne, avait des résultats en dents de scie. De l'excellence à l'atonie intellectuelle. Ses parents se désespéraient. Ses professeurs, d'abord bienveillants, le lâchèrent peu à peu. Il quitta les bancs du lycée à dix-sept ans. Il traversa la rue pour officier dans le food-truck qui l'alimentait auparavant. Il avait toujours eu un goût certain et le sens inné des proportions et des mariages surprenants, ses pizzas s'arrachaient, on le félicitait. Ça l'amusa quelque temps puis ça lui pesa. Il rendit son tablier avant de rendre l'âme.

Il roula sa bosse et écuma la côte atlantique et ses bars. C'est dans l'un d'eux qu'il rencontra un souffleur de verre qui l'initia à sa pratique. Tiago le secondait et, avec lui, se produisit sur les foires et marchés. Puis un artificier lui transmit ses connaissances pour éclairer les cieus estivaux. Comme toujours, il donnait satisfaction mais un feu intérieur le brûlait et il laissa en plan les fusées et le bouquet final.

Les incendies ravageurs grignotaient la forêt et il endossa l'uniforme de pompier. Il rendit des services non négligeables. Il crut avoir enfin trouvé sa voie. La fraternité et la modestie de la fonction le comblaient. L'automne arriva, les pluies éteignirent les incendies. Sa mission et son engagement prirent fin, ses illusions aussi.

Il s'essaya à la soudure mais les ateliers trop bruyants le firent fuir. Opportuniste, il installa des pompes à chaleur, honnêtement mais sans conviction.

Son nomadisme le conduisit en Normandie. Il s'engagea sur un chalutier et il connut le froid transperçant de novembre et les gelures des doigts manipulant les poissons dans la glace. Il aurait bien conduit le camion frigorifique du mareyeur mais... il n'avait pas pris le temps de passer son permis.

Les brumes et les ondées normandes eurent raison de son trop-plein d'énergie. Il se résolut à se sédentariser. On l'engagea dans une entreprise de pompes funèbres. Il excella dans la chambre mortuaire à rendre presque vivants les corps des défunts ! Il se métamorphosa : son visage, à mesure qu'il transformait les macchabées, s'illuminait !

Ouf! Il avait enfin déniché ce pour quoi il était fait : travailler la viande froide. Pour arrondir ses fins de mois et rendre service - il ne savait pas refuser -, il fit des extras. On pouvait compter sur lui pour supprimer un rival, un adversaire gênant. Son travail soigné était reconnu et on venait de loin pour recourir à ses services. Je ne vous dirai pas comment il pratiquait car on entrerait dans les secrets professionnels mais je crois savoir qu'il respectait la matière première... Il lui arrivait même de réhabiliter ses clients, enfin ses victimes, pour les rendre acceptables aux yeux de leurs familles.

Il avait une affection particulière pour ses "premiers froids" comme il les appelait : un père et un fils, deux patrons véreux d'une entreprise polluante que peu de monde regretta. Avec le sentiment du travail bien fait, il se compare à un justicier.



CE MATIN-LÀ... SOUVENIRS D'ENFANCE



Ce matin-là je ne m'étais pas levé tôt. Parce que c'était dimanche et que je n'avais aucune contrainte. Libre, libre de tous devoirs scolaires... et de toute autre obligation... Et puis j'étais bien au chaud sous mes couvertures et mon édreton dans ma chambre sans chauffage. Je ne l'avais pas découvert tout de suite, elle était cachée derrière les rideaux rouges de ma chambre (le même rouge que mon couvre-lit) et je n'imaginai pas son existence. Sa découverte allait être une surprise.

Pourtant elle devait être très matinale, car elle était encore bien présente sur les carreaux de la fenêtre de ma chambre malgré le pâle soleil de ce milieu de matinée. En face la vue de mon école, avec son bac à sable où je perdais aux récréations toutes mes billes (enfin les plus moches, les plus belles se gardaient dans une boîte de Banania au fond de mon armoire à côté d'autres trésors) était tellement trouble que je ne la reconnaissais plus. L'immeuble où habitaient mes jeunes voisins avec lesquels je réparaï les vélos sur le trottoir restait quasiment invisible...

Les premiers froids étaient arrivés plus tôt que d'habitude. La nuit et le petit jour dans une alliance complice l'avaient amenée avec eux et transformé ainsi la vue du paysage. Elle était là et bien là, la glace sur les carreaux avec ses curieux dessins et arabesques. Et je trouvais cela très beau... Alors timidement j'osais la toucher du bout des doigts. Une fois et encore une fois. Puis j'y mettais la main. Sur un carreau d'abord, puis sur un autre et encore un autre... Je faisais ainsi toute la fenêtre. Le froid me brûlait les doigts mais je n'y faisais pas attention. Enfin, je la grattais avec l'ongle de l'index. En découvrant un petit cercle je redécouvrais le paysage connu devenu blanc de givre. Arbres, toits, trottoirs et bac à sable étaient blancs aussi... Le pignon de l'immeuble peint en blanc complétait ce paysage immaculé.

J'étais joyeux. Oui, malgré le froid mordant de ma chambre traversant ma robe de chambre, cette glace sur les vitres annonçait pour moi des jours heureux. Ce serait bientôt mon anniversaire puis les vacances, et Noël, et le nouvel an, et les repas de fêtes en famille chez mes grands-parents. Ma grand-mère cuirait sa sempiternelle dinde... Ma mère apporterait, comme d'habitude, la glace au parfait café (souvenir du temps où elle était vendeuse dans une pâtisserie après la guerre). Le soir il y aurait le bouillon de légumes et de lard au vermicelle et j'écrirais mon prénom avec les lettres sur le bord de mon assiette...

Devant la cheminée le sapin attendrait d'être oublié après le passage du Père Noël et la distribution des cadeaux... Les souliers ainsi libérés iraient glisser sur les caniveaux gelés. La neige tomberait, c'est sûr. Le bonhomme de neige aurait, comme c'est la coutume, une carotte rouge pour son nez...

Ah, ce matin-là pas du tout comme les autres!... Souvenirs d'enfance insouciantes. Nostalgie de ces jours heureux. Chaleur du fourneau et odeur de la dinde. Goût de la glace parfait café... Odeurs des essences de bois et de sciures de l'atelier de menuiserie de mon grand-père. Je reconnaissais les machines au bruit de leur moteur: scie à ruban, dégauchisseuse... J'avais quelquefois l'autorisation de le voir travailler (sauf quand la toupie tournait et quand il fabriquait un cerceuil) à la condition de rester sur le pas de la porte.

Vacances à la campagne!... Le matin c'est avec le coucou du carillon de la cuisine que je me réveillais et, encore à moitié endormi, retrouvais dans la cuisine mon grand-père en plein petit-déjeuner pendant que ma grand-mère épluchait déjà les légumes... Emmitoufflé dans mon manteau, bonnet sur la tête, cache-nez autour du cou et grosses chaussures... j'allais, en passant devant la forge du forgeron (quand il forgeait dehors je m'arrêtais et le regardais travailler. Le bruit du marteau sur l'enclume reste gravé dans ma mémoire auditive.) dans le chemin menant aux champs cueillir les prunelles maintenant mûres et sucrées depuis les premières gelées (je connaissais aussi leur goût âpre). Puis je nourrissais les poules avec les épluchures de légumes et ramassais les œufs. Leurs caquètements restent aussi gravés dans ma mémoire sonore comme le chant matinal du coq. Le soir, à la ferme toute proche, j'allais chercher le lait pour le petit-déjeuner de mon grand-père et les petits gâteaux à la crème de lait bouilli de ma grand-mère... J'aimais beaucoup ses petits gâteaux et leur goût reste encore dans ma bouche.

Les mémoires visuelle, olfactive, auditive et gustative restent pour moi des marqueurs forts de ces périodes heureuses de mon enfance. Et le chant du coq - même s'il me réveille quand je suis à la campagne - en est le symbole vivant.

Les années ont passé. Les choses avec le temps ont bien changé. J'ai vieilli, mes cheveux aussi et ma canne aujourd'hui m'aide à marcher. De son côté le monde a évolué et s'est (trop peut-être) modernisé.

Bientôt les premiers froids vont arriver. Je le sais, ils le répètent depuis plusieurs jours sur chaque chaîne de la télévision. Malgré les prévisions de la météo peut-être fera-t-il beau aujourd'hui. Insouciant de la température extérieure, le chat noir de l'un de mes voisins se promène (c'est son habitude) sur le mur d'enceinte de mon jardin. De la fenêtre de ma chambre je l'observe...

Maintenant sur le mur le chat noir est parti vers d'autres horizons. Le chat roux de la voisine l'a remplacé. Il ne se promène pas. Il se repose, déjà!... Plus loin un chat blanc et noir passe tranquillement sur le toit de la maison d'en face... Au loin, un chien aboie pendant qu'au bas de ma rue un train de marchandises passe...

Aujourd'hui je me suis levé tôt. J'ai un article à écrire. Je connais déjà le titre et le thème. C'est Ce matin-là!... : un matin un enfant découvre de la glace sur les carreaux de la fenêtre de sa chambre... Des souvenirs reviennent alors à sa mémoire : les fêtes en famille et les vacances d'hiver à la campagne chez ses grands-parents...

En souvenir de mon grand-père je prendrai le même petit-déjeuner - un énorme bol de lait chaud avec du chocolat en poudre et deux grosses tartines de gros pain de campagne rassis passées au four, coupées en morceaux à la main puis incorporés dans le bol fumant... - en pensant à mon enfance...

Bientôt, les premiers froids vont arriver, c'est sûr : j'ai regardé la météo à la télé.



Jacqueline PAUT

PREMIERS FRIMAS

Alfred Sisley



Première neige à Lavacriennes

Les nuages sont bas et la terre frissonne,
Sur le trottoir grisâtre une flaque surprend
Le ciel à se mirer dans son eau qui braconne
Une lumière pâle où s'efface le vent.

Quelques enfants joyeux, malgré le temps maussade,
S'éparpillent au loin, les pieds aux caniveaux,
Dans des rires perlés de glissade en glissade,
Comme le pépicement d'un envol d'étourneaux.

Un brouillard froid se pose au milieu des arbustes,
Il tombe maintenant une ouate d'hiver ;
Sur les toits délavés, les ardoises vétustes
Dans les vagues du monde ont des couleurs de mer.

La ville s'abandonne à la mélancolie,
Et la fête estivale a pris la clé des champs ;
Ce matin est le jour d'une douce agonie,
Dans le frimas soufflant le murmure du temps.



LES GRUTIERS NE SONT PAS DES BRUTES



L'hiver, affaire des premiers froids. Gronde le tonnerre. Gémit la tempête. Ciel déchiré. L'orage et ses éclairs. Les âmes pataugent dans les flaques. La boue, sous les pieds, résonne comme une peau vivante. Orteils craquelés. Tremblent les phalanges. Corps soumis à la ruine du poids : danger de mort. Précipices menaçants. Battent les cœurs. Têtes brûlées par la fièvre. D'un côté, une sorte de silence. Un bref instant, les nuages se dissipent. Une douce lumière se révèle. Les rayons du soleil tombent. Tombent. Sur la peau. Puissants, et modérés.

L'alerte orange aux orages prend fin. Les Azuréens se sont mis en tête de se baigner. L'eau de la mer, terne et glauque, violemment froide, donne des frissons, déchaîne un rire homérique et nerveux.

À l'autre bout de l'horizon, les éclaircies, molles, nient leur beauté, alors qu'elles s'expriment de mille feux. Le sable, étouffant, vrombit derrière, sur les épaules. Une douleur. Dernière baignade. Dernière promenade dans l'eau de mer. Mer, patronne étrangère de l'homme. Des grues s'élèvent vers le sud de la ville.

À cette heure, la lumière étincelle. Elle apparaît comme la pierre du diable : mystérieuse. Le vent cogne sous les aisselles. Il faudrait le guetter. Ou l'abattre. De l'autre côté, la reine Élisabeth II tire sa révérence. Clouons une planche : "Adieu ma belle".

Éclats de mer. Rallye. De vagues. Écume. À travers la toile des fonds marins.

Mer, éclairée par la lumière lunaire. Une rangée de lampadaires s'allume timidement. Le soleil, fatigué de sa journée, se sert un verre de vin. À la moitié du second, il ne tremble presque plus. Il file se coucher près des étoiles. Sur le boulevard du Grand Large, les mauvaises volontés s'effacent.

Toi, assis là, sur un banc. Ivre mort. Loin de chez toi. La barbe folle. La morve au nez. Le cheveu mal peigné, et gras. Tu hoches la tête. Sans bouger. Les yeux brillants, à répéter Mes jours sont comptés, comptés... Il se fait tard. Impossible de résister au pouvoir du temps. Le boulevard du Grand Large tourne autour de toi comme une balançoire géante. Ta tête s'enfuit.

Des piles de crânes - secrets du monde des morts - tournoient comme des vautours. Les vagues se penchent vers toi ; leur force te dévore. Tu essaies de te lever, mais la fatigue, la brûlure de ton corps t'en empêchent. Le vent te heurte. Se jette sur ta poitrine.

Tu t'allonges, impuissant, encerclé par le froid. S'il te plaît, redresse-toi. Ramasse ton bonnet. Ne chute pas à plat ventre. La lune te regarde. Les lampadaires aussi. Et les grues. Ils te surveillent. Je ne peux détacher mon regard. Les mains posées à plat sur ma robe bleue.

Le rêve sans le sou. Le froid te mange comme une bête sauvage. Ne bute pas. Tu dois rester debout. Malgré les picotements et la toile que tisse l'araignée-mère, à l'ouest du ciel.

Tu sens l'odeur putride des mauvais vins. Boire te donne des crampes à l'estomac. La nuit est sans fin. Elle fuit, dégage, n'existe presque plus. Blanche. Kidnappée. Tu te donnes à elle. Tu sombres avec elle. Entre de confuses ténèbres. Le soleil t'apostrophe, Hé petit homme, entends-tu l'ami Pierrot nous conter le clair de la lune ? Non. Rien. Tu as l'oreille sourde. Et tu dégueules sur tes godillots.



Ô seigneur de la terre, élargis l'étendue des plages, rassemble les grains de sable, unis les fleuves et les montagnes. Les grues te tournent le dos. Mais les premiers froids s'amassent sur la loi du ciel pour que les petits hommes ne frissonnent plus.

Les grutiers dorment à poings fermés. Accablés, ronflant : simple expression de leur vie. Il ne passe jamais personne dans leurs rêves. Quelquefois seulement, une bicyclette rouillée, un chantier en cours. Ni femme. Ni enfant. À six heures, chaque soir, pintes de bière au café d'Odile. Un Goal à gratter. Des clopes échangées.

L'étage est réservé pour vos fins de mois : le 25. Des murs roses et noirs. Lampes tamisées. Matelas sans sommier où sommeillent des strings lacérés. Un genre de lupanar improvisé dans lequel passe la moitié de votre paye.

Non. Vous n'êtes pas des brutes. Précisément, méticuleux et observateurs.

Frôlement du ciel
mécanique déclenchée
gestes maîtrisés

Le matin, examinant votre café, accoudés à la table, la porte de l'entrée principale accessible. Peut-être parce que mine de rien, vous espérez entrevoir une ombre : des seins à moitié nus.

Ce goût-là, dans la bouche, vous bouscule. Vos lèvres bouillantes, terrifiantes. Appel à l'amour.

Toi, assis là, sur un banc, le vague à l'âme, scrutant toute la beauté des grues. Tu te souviens encore. Ton premier jour. Du haut de ta cabine. À déplacer des charges lourdes. Ce soir, dans le grand froid, après tant d'années. Ta bataille. Perdue. Tu passes la main dans ta barbe. Je ne crois pas au miracle, hélas.

Ton dernier soupir me glace le dos.



LA NOTE



Nous avons laissé
le fil fragile d'un verre de rien
filer pour un océan cousu de silence

Nous avons laissé
la nuit au front de soie
se consumer pour une feuille de papier
à cigarette

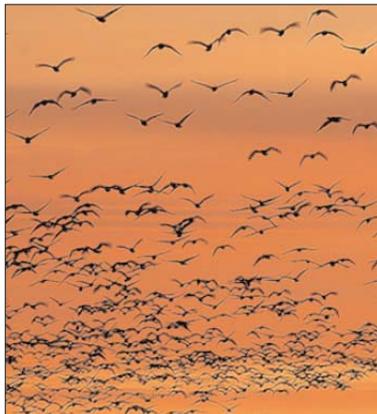
Nous avons laissé
la Lune décroître sans accolade
pour le joug de journées mornes

Que ne nous dîmes-nous pas
Là
reprenons la note bleue
et blanche du couchant

avant les premiers froids



PREMIERS FROIDS



Premiers froids
Premier rhume
Mon nez goutte
goutte à goutte
floc floc floc

Tombent des larmes
sur ma page
noircie
de mots
pattes d'oiseaux
sur grève blanche

Mon nez goutte
floc floc floc
pluie nasale
sur les portées de mes phrases
qui ondulent
et dérapent

Friselis de dentelle
effet d'aquarelle
effet aquatique
floc floc floc
effet dilution
effet disparition

flic floc flic floc
flic
floc
plouf

Les premiers froids
ont eu raison
de mon inspiration



UNE CHANSON DE LUC BÉRIMONT



Il marche depuis le matin. Ces chemins, il les a souvent empruntés. Dans le temps. Avant tout ça. Il s'appuie sur un bâton parce que l'âge. L'usure. Ce n'est pas tant qu'il se ménage, ça ne lui ressemble pas. Mais il a encore à faire. La neige a dégringolé ces derniers jours. Cela s'est calmé. Un soleil froid donne au paysage ce qu'il faut de tendre désolation. Des collines à peine dessinées, des halliers dispersés le long de sentiers incertains. Le blanc étale. Le vent

l'érode comme une couverture *si blanche et pareille, si pauvre, si vieille et si dure aussi.*

Le pas sonne. Il va sans impatience. Il sent que le front lui perle sous le vieux galure brun façon cow-boy. À moins que ce ne soit la tignasse. Il s'arrête un instant. Il reconnaît l'épaule douce du coteau. Il sort sa blague, tasse du pouce le fourneau de sa pipe. Il a les doigts engourdis. On est à moins deux moins trois. Il protège la flamme de sa paume. Le tabac crépite. Il est assis sur une caillasse. Il souffle lentement, dissipe devant lui le petit nuage bleuté. Une heure de bon encore, ça ira. Sur le haut, il sait, il apercevra l'ardoise des toits tassés autour de l'église. Le noir pourra bien venir, il n'aura qu'à se laisser glisser jusqu'au hameau. Il pense, sur les dernières bouffées, à d'autres Noël, d'autres minuits de veilles et de rires.

Il fourre son brûle-gueule dans sa poche. Il se lève. Il lui vient en tête un vieil air mélancolique. Il chasse les paroles, ça ne vaut rien à cette heure. Il le chantait. Il connaissait à la guitare les accords qu'il fallait.

Allons, il est temps. Il se remet en marche. Il tire de son blouson un morceau de pain et le mordille avec application. Le chemin commence à grimper. Oh, doucement, à peine. Mais par ici où tout est plat on peut risquer le mot colline. Les champs à perte de vue jusqu'au vert sombre de l'horizon. Le bois. Il ralentit le pas, à quoi bon se hâter? Personne ne l'attend. Personne ne l'attend plus. *J'avais des amours, des amis sans nombre, des rires tressés au ciel de l'été.* Il se méfie de la nostalgie. Ça donne le souffle court. Pas bon quand on marche. Marcher, c'est ce qu'il a fait de mieux dans sa vie. Il s'est longtemps demandé ce qu'il avait à fuir.

Le soleil descend lentement derrière le bois de trembles. Quand il débouche sur le plat, il distingue en contrebas la silhouette blottie des maisons. Le blanc est sur les toits. De l'est arrive un sale petit vent glacé. Il remonte son col, il s'arc-boute. Cet air lui revient en mémoire. Lui à la guitare. *Le vent de l'hiver me corne aux oreilles.*

Une ferme de deux fois rien. Trois vaches, le cheval pour tirer les engins. Blé, avoine, maïs, un rien de vigne. Des gens bien, ses parents. Après-guerre c'est devenu très dur pour eux. Ils ont fini par aller

travailler à la ville. *Au fond de la nuit, les fermes sommeillent, cadenas tirés sur la fleur du vin.* Aude est revenue un jour à la ferme. Elle avait un emploi de secrétariat. Et un solex. C'est le bruit qui l'a fait se retourner, lui. Il partait prendre l'autocar sur la départementale. Il l'a vue poser son engin contre le torchis.

Il lui suffit de fermer les yeux pour la revoir. On était à la fin juin. Elle était en jupe longue et chemise, pull noué sur les épaules. S'était-elle fait couper les cheveux? Les avait-elle ramenés en chignon sur la nuque? Ils semblaient courts. Plus sombres qu'elle ne les avait... Combien de temps déjà? Bien deux trois ans. Oui, ce devait être le troisième été. C'était la première ferme de l'écart à en finir. Lui, ses parents avaient plus grand, ils résistaient mieux. Ils réussiraient à tenir jusqu'à la retraite.

Il la vit appuyer son solex contre le mur de la grange. Une plaque de torchis était tombée. Elle fouilla dans son sac, sortit une clef. Le portail résista. Il s'était approché et demanda Un coup de main? Elle fut surprise, elle le dévisagea. C'est à cette seconde qu'il tomba amoureux. Quelque chose dans son regard lui avait percé l'âme. Quelque chose de perdu. Elle n'avait pas changé. Toujours sa fossette du côté droit, quelques plis au coin des yeux, l'air étonné d'une qui découvre le monde. Et dans le bleu vif quelque chose de perdu. Ils restèrent quelques secondes silencieux. Une éternité. Et puis il donna un coup d'épaule dans le portail.

Ils n'étaient pas partis: ils avaient abandonné les lieux. Le foin dans l'étable, les épluchures dans le poulailler. Par les carreaux il aperçut sur la table les assiettes et les couverts du dernier repas. Une fuite. Ils s'étaient absentés de leur vie. Tu ne devrais pas entrer, dit-il. Elle demeura là. Lui, là-dedans, brûlait. Il parla des jours comme ils allaient ici. Des hivers qui étaient durs. *Aux ruisseaux gelés la pierre est à fendre.* Il dit aussi Vous avez bien fait de vous installer en ville, moi, je... Il s'arrêta. Les mots ne venaient plus. Elle s'était légèrement écartée. Elle jeta le regard vers l'escalier de bois qui prenait au coin de la grange. Elle le dévisagea. Il brûlait de l'intérieur. Viens! dit-elle. Elle lui prit la main, il se laissa faire. Il tremblait de tout le corps. Il regardait sa main, son bras, son cou. Il regardait ses cheveux courts. Il bouillait.

C'était déjà l'époque où l'on ne se mariait plus. Ils emménagèrent en ville, dans un meublé tenu par une vieille femme. Elle occupait le rez-de-chaussée, ils avaient l'étage. Ils achetèrent une 4L d'occasion. Souvent, le soir, ils filaient au hameau. Ils avaient entrepris de retaper la ferme et, quand elle serait d'aplomb, ils s'y installeraient. Ils étaient dans le tutoiement des corps. Insatiables. Dans l'affamé des corps. Il apprit la patience, et à laisser lentement monter le désir. Il aimait la caresser. Juste ses mains sur sa peau. Il arpena ses jambes, ses cuisses, son torse. Certains soirs, ses doigts pouvaient glisser interminablement le long de ses bras, de chaque doigt, épuiser la courbe des épaules, le méat de la clavicule, s'arrêter à la gorge sans descendre aux mamelons. Elle aimait sa ferveur. Leurs regards se croisaient parfois et se crucifiaient silencieusement.

Il leur fallut deux ans pour que la ferme ressemble à quelque chose. Un escalier intérieur permettait d'accéder à la chambre. Aux chambres bientôt car ils rêvaient d'un enfant. Aude en fut sûre au début de l'hiver. Quand elle le lui dit, il posa la tête sur son ventre. Il voulut écouter mais n'entendit rien. Il s'engouffra sous sa jupe, il embrassa chaque centimètre carré de sa peau. On devinait à peine l'arrondi. *Mais la fleur du feu y fermente et veille comme le soleil au creux des moulins.*

Le soleil advint à la fin juillet. Elle était toute menue. Sur la première photo qu'ils eurent d'elle, elle semblait posé dans la main de son père et râlait sous ses baisers. Ce n'est pas que leur vie changea: tout changea. Ils n'étaient plus jamais elle et lui, Et pourtant, lui dit-il un soir, je n'ai jamais été aussi proche de toi. Arielle ne prenait pas de place mais elle était partout. La maison se réorganisait autour d'elle. Déjà le père pensait à la balançoire dans le jardin et aux voyages qu'ils feraient bientôt. La mer au printemps, ce serait la Vendée, il y avait un oncle. Et puis l'Alsace où il avait fait son service. Il avait

emmené une fois Aude à Strasbourg. Ils avaient marché longtemps le long de l'Ill, dans une douceur ineffable.

Quand Aude reprit son travail, ce fut sa mère à lui qui garda l'enfant. Elle était aux anges. Arielle souriait de même. Une semaine avant Noël, l'enfant jouait dans son parc quand sa grand-mère la vit lentement s'affaisser sur la couverture. Quand l'ambulance arriva, sa peau avait déjà bleui. Personne n'aurait rien pu y faire, dit doucement le médecin. *Pourquoi ce Noël, pourquoi ces lumières? Il n'est rien venu d'autre que les pleurs.*

Après... Il n'y a pas de mots...

Ils essayèrent un temps puis ils se séparèrent. *Lors me voici seul tisonnant les ombres, le charroi d'hiver à tout emporté.* Il mit des kilomètres entre eux. Il vécut comme il put. Il eut des nuits à haleter, souffle court, espérant quelque chose qui ne vint pas.

Et nous voilà ce soir.

Il se remet en route. Il n'ose pas regarder. C'est pourtant pour cela qu'il est venu. Un pâle réverbère dessine son rond jaunâtre. Il est au portail. Il hésite longuement. Que reste-t-il là derrière? *Je ne mordrai plus dans l'orange amère et ton souvenir m'arrache le cœur.*

Il l'ouvre d'un coup d'épaule et tombe sur la lumière, à trente mètres, dans la cuisine. Il avance pas à pas pour garder souvenir de chaque pas. Une ombre passe derrière les carreaux. Il s'approche en tremblant. C'est alors qu'il la voit. Elle a passé un châle sur ses épaules. Les cheveux ont blanchi mais il reconnaît le sourire, la démarche. Il se colle à la fenêtre. Elle est belle comme elle l'a toujours été. Elle s'est fait un chignon que tient un peigne de cuir. Tout à coup elle s'arrête et se tourne vers lui. Il recule d'un pas. Elle vient vers la fenêtre, écarte le rideau, passe la main sur la vitre pour dissiper un peu de buée. Le bleu des yeux s'est à peine amati, il le distingue très nettement. Elle regarde au dehors de tous ses yeux. Elle ne voit rien. Elle fait volte-face et retourne à ses fourneaux.

Il entend des rires, des pas dans l'escalier. L'homme qui descend a la trentaine. Il tient un bébé dans ses bras. Une femme le suit, jeune aussi. Aude couvre le bébé de baisers, il l'entend gazouiller. Ils s'assoient à la table. Aude apporte les bouteilles. La jeune femme est brune, elle a les cheveux courts et une fossette au coin de la bouche, du côté droit. Le jeune homme porte barbe et cheveux longs. Il lui ressemble terriblement. La carrure, le sourire, la même petite marque au front, au-dessus du sourcil droit.

Le cœur s'emballa, martèle la poitrine. S'il osait... Il toque au carreau. On ne l'entend pas. Il toque encore, plus fort. Rien. Autour de la table, on trinque. Éclats de rire. Alors il ose. Trois coups à la porte. Trois coups encore et il entre.

Tout s'éteint.

Madame, à minuit, croyez-vous qu'on veille? Madame, à minuit, croyez-vous qu'on rit? Le vent de l'hiver me corne aux oreilles. Terre de Noël, si blanche et pareille, Si pauvre, si vieille, et si dure aussi.



À LA BELLE



C'était une chambrette universitaire, dans le quartier des Minimes. Lui sur moi. Tu as eu mal? Est-ce que ça t'a plu? Les corneilles croassaient dans le ciel d'octobre de cette ville qui n'était pas la mienne: Toulouse imitait l'Espagne mais ne l'était pas.

Premiers froids, frimas, friselis sur l'eau. Canards sur le canal du Midi.

Frisottis, mise en plis impeccable, celle de ma grand-mère normande au Régé Color (elle disait

Mon Régé): une teinte presque violine jaillissant des bigoudis. En me voyant lire sans lunettes, ma grand-mère disait: Tu n'as pas besoin de lunettes? J'avais quoi, trente ans. Et elle pensait que j'allais la rattraper? Que nenni. Alors le camembert, alors le passe-plat. Son bonnet rayé de couleurs pour remonter la Rue Froide.

Premiers froids, chaussettes tricotées à la main, bottines. Veux-tu que je te passe une écharpe? Allez, file. Mais mieux que les bottines, pour frimer à l'époque: les bottes.

Premiers froids de l'enfance en attendant le bus. Terrible froid aux pieds. Et aux mollets, toujours nus sous l'uniforme!... Ah, Madrid, six mois d'hiver et autant d'enfer, qu'on dit. Temps béni, fini. Aujourd'hui, collants. Une très petite parenthèse jarretières, pour l'allumer lui. Tu n'as pas froid, là?

Pavé froid, vitres froides. Les feuilles tombent et ça y est, il gèle sur le plateau madri-laine. Je m'accroche à un prunellier en fruits sur un sentier de la Sierra, bleu sous le ciel bleu.

À Plouy aujourd'hui, seulâbre, le saule au bord de la mare s'effeuille. Tu as remarqué? Les hirondelles sont bel et bien parties. Les chauves-souris vont se mucher quelque part... Faire un feu, viens, on va chercher les bûches. Tu as vu la lune? Et dans le bois, (ah la buée!) écoute: c'est la hulotte... J'espère que tu as ton briquet. On rit dans le bûcher, on trébuché.



Mais je confonds les deux: les premiers froids et cette fois-là.

Nous avons pris le car pour atteindre Saint-Girons et le Mont Valier. À Toulouse il faisait doux, encore chaud même. En descendant du car il y avait sept. On ne s'y attendait pas... Et puis ça a baissé, ça n'a pas arrêté de baisser. Nous n'avions pas de doudoune, à peine des vestes. L'onglée, c'était donc ça! Sur le sentier d'approche: les premières bogues, les feuilles dorées longues et dentées des châtaigniers. Mais après, hérissée, la paroi verticale que tu as tenu à escalader: en tapant des



bottes de marche sur la glace pour faire des encoches et t'accrocher. Tu ne pouvais ni avancer ni reculer et je te regardais, immobile et crucifié. Tout en bas, la pierraille te tendait les bras et j'ai cru que j'allais te perdre, que tu allais dévaler le Valier et te fracasser sous mes yeux. Tu as perdu tes orteils.

La nuit tombée, fourrés dans nos sacs de couchage, nous voulions suivre les étoiles, si possible filantes. Mais nos yeux se sont fermés. Les miens se sont ouverts sur un ciel extraordinaire, piqueté. Je t'ai réveillé pour que tu suives des yeux la balafre claire de la voie lactée. Les étoiles piquaient nos fronts, l'espace entre les sourcils, nos joues. Le lendemain, tu as trouvé que mes taches de rousseur s'étaient multipliées.

